

Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Porträt als Massenphänomen / Le portrait comme phénomène de masse*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2019. 1 vol. 599 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 40). Prix : 98 €. ISBN 978-3-7705-6422-4.

Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Porträt und soziale Distinktion / Portrait et distinction sociale*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2020. 1 vol. 434 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 48). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7705-6611-2.

Les colloques du Collège « Morphomata » de Cologne consacrés au portrait antique se tiennent alternativement à Paris et à Cologne depuis 2014 ; leur publication intervient presque immédiatement, dans les mois qui suivent – ce qui vaut assurément d’être souligné, tant d’autres ne paraissant qu’avec des années de retard et se trouvant parfois déjà dépassés au moment même de leur parution. Après les actes d’une première réunion consacrée à l’expansion du portrait grec dans l’ensemble du monde hellénistique, de l’Étrurie et de Rome à l’Asie centrale (*Bilder der Macht. Das griechische Porträt und seine Verwendung in der antiken Welt*, Morphomata 34, Paderborn, 2017), qui ne nous est malheureusement pas parvenu, voici, coup sur coup, deux nouvelles livraisons qui retiendront tout particulièrement l’attention, tant sont variés les angles d’approche sous lesquels peut être mesurée l’importance du portrait dans les sociétés antiques. Phénomène de masse et vecteur de distinction sociale, tels sont bien, en effet, deux de ses caractéristiques essentielles ; mais, pour traiter du premier de ces deux thèmes de recherche, encore faut-il que le *corpus* de documents soit suffisant, que l’échantillon soit valable. Phénomène de masse, le portrait l’est assurément à Athènes, à partir des années 430, comme le montrent les stèles funéraires démocratisant en quelque sorte un portrait jusque-là demeuré élitare (R. von den Hoff). Influencé par l’exemple athénien dans nombre de ses formules iconographiques, il développe, cependant, à Délos, quelques thèmes originaux (combattants, naufragés) dans un *corpus* qui comporte aujourd’hui plus de 400 documents (M.-Th. Le Dinahet) ; mais, dans l’un et l’autre cas, on ne saurait parler de véritables portraits. Les stèles de Rhodes, en dépit de leur grande taille et souvent d’une réelle qualité plastique, ne livrent, elles aussi, que des figures très idéalisées, d’où toute recherche de traits individuels est absente (V. Machaira). Pour Smyrne, déjà bien étudié par P. Zanker, L. Laugier ne peut, à son tour, que s’attacher à quelques trop rares images échappant aux cartons et présentant une certaine « liberté de pose », à quelques portraits « relativement réalistes » ; mais, comme pour plusieurs autres dossiers ouverts durant ce colloque et pour lesquels pourrait être tiré le même constat, il conclut : « Ces cas sont marginaux et nous apparaissent comme des exceptions liées à la qualité du travail de l’artisan, plus habile et plus zélé, voulant évoquer plus directement le défunt » (p. 166). Il était intéressant d’élargir l’aire géographique envisagée à des régions trop souvent oubliées par nos manuels ; deux d’entre elles furent ici abordées. Sur le littoral nord de la mer Noire (royaume du Bosphore), la très petite taille (4 à 6 cm) des têtes des personnages représentés sur les stèles – dont certaines furent même remployées de génération en génération sans autre modification que le changement du nom des défunts –, ne permet pas davantage de parler de véritable portrait, dont on réservera le nom à quelques très rares statues (P. A. Kreuz). Tout aussi rarement évoqués, les petits bustes des tombeaux rupestres de Cyrène, dont le nombre semble avoir doublé depuis le catalogue d’E. Rosenbaum et dont M. Belzic montre bien qu’ils ne prennent pas directement le relais des figures de « divinités funéraires » sans

visage, comme on l'a longtemps cru, ne sont pas antérieurs au milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et ne se développent véritablement qu'à partir du siècle suivant, suggérant plus de confrontations avec les masques de momies d'Égypte qu'avec les portraits d'Italie. Disposant également d'une documentation suffisante pour des constats significatifs dans le monde romain, K. Lorenz s'est intéressée à la disposition, à la gestique et à la représentation de l'âge des personnages figurant sur les « Kastengrabreliefs » (qu'il ne faut évidemment pas traduire en français par « urnes cinéraires », p. 19), en un mot, aux stratégies de présentation des différentes personnes au sein du groupe, tandis que H. Pflug, développant une réflexion initiée par sa thèse de 1989 (*Römische Porträtstelen in Oberitalien*, cf. *AC* 61 [1992], p. 725-728) et tenant compte de nouvelles découvertes, dont celle de cinq stèles d'une même famille à Gambulaga (FE), rappelle qu'il s'agit là, en Italie du Nord, contrairement aux reliefs des affranchis de l'*Urbs*, des monuments d'une très large « Mittelschicht ». Les stèles phrygiennes et les plaques de *loculi* palmyréniennes ne pouvaient manquer d'être évoquées non plus dans ce colloque. T. Lochman, qui avait consacré sa thèse aux premières (*Studien zu kaiserzeitlichen Grab- und Votivreliefs aus Phrygien*, Bâle, 2003), revient sur ces documents figurés où l'image des défunts remplace, dans le courant du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, celle toute symbolique du lion et/ou de la lionne, pour souligner leur manque de caractérisation individuelle, au point de parler de défunts apparaissant « in über-individueller, vom Rational-Funktionalen befreiten Bildform », de « Porträts ohne Porträtzüge » (p. 399), ce qui est sans doute excessif pour certains documents ; S. Krag, qui, plus récemment encore, avait traité en détail, dans son doctorat, des portraits féminins de Palmyre (*Funerary Representations of Palmyrene Women*, Turnhout, 2018 ; cf. *AC* 88 [2019], p. 446-447), s'en tient ici à des considérations très générales. L'échantillon disponible était, en revanche, bien insuffisant pour aborder le Proche-Orient romain ; B. Annan envisage donc plutôt la variété des formules présentes sur la base de quelques exemples, au vrai très dispersés. Et C. Ciongradi ne fait, à son tour, que répartir entre les deux principales villes d'Apulum et de Sarmizegetusa, les municipes, les camps légionnaires et ceux des auxiliaires les quelques statues-portraits et stèles de Dacie qu'elle passe rapidement en revue. Dans la partie orientale de la Gaule Belgique (Arlon, Trèves, Metz), H. Rose attire plus précisément l'attention sur la fréquence des représentations de métiers ou de scènes de la vie quotidienne, où l'accent est mis sur la gestique, voire sur la seule façon de disposer le défunt dans l'espace de la stèle, avec un réel souci de narration et de communication. À Cologne, où les monuments les plus anciens reprennent des formules de l'Italie du Nord tant pour ce qui est des stèles à registres de la population civile que pour celles des militaires au type du « stehender Soldat », l'existence de plusieurs exemplaires sortis de toute évidence d'un même atelier autorise S. Mägele à parler de « stereotypen physiognomischen Bildformeln » sans recherche de traits individuels (p. 570) ; et si l'on peut parler de véritables « Zeitgesichter » au II<sup>e</sup> siècle, encore faut-il ne pas perdre de vue que plus de 500 de ces monuments funéraires n'ont qu'une inscription en regard des quelque 140 où le défunt est portraituré. On ne s'étonnera pas, enfin, que le portrait funéraire tende à disparaître à partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle ; de plus en plus de visages demeurent en bosse sur les sarcophages et, dans la grande statuaire, seules subsistent les images des plus hauts magistrats de l'Empire et celles des empereurs. M. Kovacs en recherche les raisons, qui tiennent en partie au rejet par le christianisme de tout ce qui avait conduit jusque-là au « statue

habit » ; il insiste également sur les contextes nouveaux dans lesquels apparaissent les rares portraits rencontrés, sur les institutions qui décident désormais de ce type d'hommage, ainsi que sur la préférence donnée alors à la peinture et à la mosaïque sur la sculpture. Un bien intéressant volume, on le voit, sur un thème traité avec efficacité et intelligence. *N.B.* : le lecteur attentif corrigera aisément *ad duas* (et non *duos*) *lauros* (p. 16) et comprendra que l'aigle aux ailes éployées perché sur les épaules de C. Fullonius, sur une des deux stèles des environs de Homs, n'a rien à voir avec l'aigle des légions (p. 438) ; c'est un aigle psychopompe. – Les communications du colloque « Portrait et distinction sociale » portaient plus particulièrement sur les statues-portraits, puisque c'est essentiellement par le vêtement, par l'un ou l'autre attribut, voire par un habitus spécifique que certains groupes humains se distinguent de l'ensemble de la société à laquelle ils appartiennent. Philosophes, sociologues et anthropologues modernes sont ici convoqués à plusieurs reprises, qui nous ont appris, en effet, grâce à une approche comparatiste, à sortir quelque peu de nos propres disciplines et à envisager ces problèmes dans une perspective plus vaste ; les noms d'Assmann, de Byron, de Bourdieu, de Foucault, de Ricœur s'ajoutent ainsi utilement à ceux des archéologues et historiens de l'art antique de nos bibliographies. Le volume consiste, en grande partie, en études de cas : représentation des généraux royaux et des magistrats romains dans le monde grec (Fr. Queyrel ; R. Krumeich) et figures d'athlètes des stèles funéraires (K. Weber-Rauland) pour l'époque hellénistique, chefs du monde celtique (St. Verger), Vestales (A. Schantor), isiaques (L. Bricault et R. Veymiers) et gladiateurs (M. Flecker) pour l'Empire romain. M. Szewczyk va plus loin et brosse un important tableau comparatif en mettant en évidence, sur la base d'un beau dossier de textes, la différence fondamentale qui existe entre les habitudes mentales et la culture visuelle grecques dans leur manière de juger des corps, la gestique et tout le comportement des individus – où se reconnaît l'ἰσονομία de la πόλις démocratique et que connote le « Normaltypus » (*chiton* et *himation*) des statues-portraits « civiles » de l'époque hellénistique –, et celles des Romains, où la toge se pare de bandes de couleur de plus ou moins grande largeur et où les *calcei*, de tel ou tel type, se lacent différemment selon le rang et la dignité de ceux qui les portent. De là, cette transgression des normes établies que souligne E. Stein-Hölkeskamp de la part de ceux qui adoptent, tel Verrès en Sicile, *himation* et sandales à la grecque ; de là aussi l'importance de cette cloison existant entre le domaine public et politique, où évolue la *gens togata*, et le privé – celui de l'*otium* –, où les « vacanciers » du golfe de Naples peuvent flâner de façon plus décontractée. M. Kovacs est également sensible à cette accumulation d'ornements distinctifs (fibules, ceintures, pierres précieuses) qui accompagne le port de vêtements nouveaux (toge à *contabulatio*, chlamyde) dans l'Antiquité tardive et connote à nouveau cette hiérarchie des fonctions et des charges dont le rituel du *processus consularis* décrit par Corippe en 566 fournit la dernière mise en scène. B. Bergmann revient sur la couronne de laurier des effigies impériales en ronde bosse à laquelle elle avait déjà consacré une importante partie de sa thèse (*Der Kranz des Kaisers. Genese und Bedeutung einer römischen Insignie*, Berlin – New York, 2010 ; cf. *AC* 80 [2011], p. 625-626) et qu'elle identifie comme l'imposante *corona aurea Etrusca*, avec cabochon central et bandelettes, que l'on tenait au-dessus de la tête du triomphateur pendant le cortège, mais qui était conservée dans le temple de Jupiter Capitolin ; c'est l'occasion de dresser une liste très complète des portraits d'empereurs (d'Auguste à Hadrien inclus) portant une

couronne, et ce de quelque nature qu'elle soit. Mais pourquoi s'attacher à ce buste d'une collection privée hollandaise (p. 211-217, fig. 1 a-e), autrefois publié par L. Curtius et si souvent considéré depuis lors comme un faux ? L'œuvre ne saurait avoir été retaillée dans une statue ; le violent mouvement de tête vers l'épaule gauche ne se conçoit guère avant les portraits de Caracalla ; la facture même des cheveux et de la couronne renvoie plutôt à des réalisations modernes et inspire la plus grande réserve ; cf. les remarques d'H. von Heintze à la réédition de l'article de G. Kaschnitz von Weinberg, « Marcus Antonius, Domitian, Christus », in G. Kaschnitz von Weinberg, *Ausgewählte Schriften*, II. *Römische Bildnisse*, Berlin, 1965, n. 20 p. 133. Frappé, quant à lui, par le caractère rétrospectif de nombreux portraits masculins grecs de l'époque impériale échappant à tout « Zeitgesicht », Th. Schröder envisage le phénomène comme marqueur social connotant un groupe d'individus spécifique de l'« Oberschicht » athénienne – cette particularité ne se retrouvant pas ailleurs en Grèce. Les communications de ces deux réunions, si efficacement et si rapidement éditées par leurs organisateurs, témoignent aisément de la multiplicité des angles d'approche que permet l'étude du portrait et de l'intérêt de semblables colloques lorsque chacun accepte de se plier au thème choisi et de le traiter avec attention et perspicacité – ce qui n'est pas toujours le cas dans nos disciplines... On n'en saluera que davantage la réussite de ces journées franco-allemandes.

Jean Ch. BALTU

Dietrich BOSCHUNG & François QUEYREL (Ed.), *Formate und Funktionen des Porträts / Formats et fonctions du portrait*. Paderborn, Wilhelm Fink, 2021. 1 vol. 311 p., nombr. ill. n/b, 16 pl. coul. (MORPHOMATA, 45). Prix : 69 €. ISBN 978-3-7705-7057-7.

Le thème choisi pour ce nouveau colloque franco-germanique du Collège « Morphomata » de Cologne, tenu à Paris en 2017, était particulièrement riche et aurait pu donner lieu à bien plus de communications encore qu'il n'y en eut en réalité ; on n'en regrettera que davantage que le texte de deux d'entre elles n'ait pu être joint à ce volume, qui portaient justement sur deux aspects extrêmes du format de ces images, le portrait figurant sur les sceaux destinés à sceller les documents officiels et le portrait colossal des empereurs. Les onze contributions restantes offrent cependant un assez large panorama des différents angles d'approche qui pouvaient être envisagés. Formats et fonctions sont, bien sûr, très directement liés : si l'on s'attend à ce que les dimensions colossales d'une effigie de souverain hellénistique ou d'empereur romain soient celles d'une statue de culte érigée dans un temple, on conçoit tout aussi aisément que ce ne puisse être que sous une forme réduite – le plus souvent, une tête-portrait – que leur image apparaisse sur une monnaie ou sur un sceau. De là, ces différences d'échelle considérables que le catalogue de l'exposition *Die Bildnisse des Augustus. Herrscherbild und Politik im kaiserlichen Rom*, éd. Kl. Vierneisel et P. Zanker, Munich, 1979, p. 10-11 avait déjà soulignées. Mais il convenait d'entrer dans le détail des différentes situations rencontrées et d'aborder quelques cas particuliers. Fr. Queyrel s'intéresse ainsi aux statues acrolithes lagides, que les difficultés d'approvisionnement en marbre de l'Égypte expliquent peut-être en partie – d'autant que cette technique spécifique ne concerne pas exclusivement les effigies de taille colossale, mais aussi certaines statuettes, comme celles d'un groupe de Thmouis sur lequel K. Lembke et lui-même ont